

# La vie des enfants de coopérants à l'étranger : écoles privées, domestiques et dépaysement garanti

PAUL ROY

■ En arrivant à Kigali, Olivier-Jacques Charbonneau s'est endormi.

« C'était en 1989, j'avais neuf ans et je n'avais pas dormi depuis notre départ de Montréal, trois jours plus tôt. Je me suis endormi dans l'auto qui nous conduisait à notre maison ce matin-là. J'ai dormi toute la journée et toute la soirée. Je me rappelle m'être réveillé en pleine nuit. » En Afrique!

En tout, Olivier-Jacques, aujourd'hui âgé de 14 ans, a séjourné 15 mois au Rwanda, entre 1989 et 1991, soit bien avant les massacres de Tutsis et de Hutus qui ont défrayé la manchette récemment.

De son séjour en Afrique, il se souvient de safaris en famille au Kenya : « J'ai vu des zèbres, des girafes, des lions, des gnous... »

Il se souvient de la pauvreté des gens, d'autobus tellement bondés que des passagers devaient monter sur le toit. « Nous, dit-il, on avait nos voitures. »

— Et des domestiques ?

— Oui, un gardien de nuit, un jardinier, une cuisinière et une femme de ménage.

Olivier-Jacques est fils d'ex-coopérants. Et comme la plupart de ses semblables originaires du Québec, il a fréquenté une école française et côtoyé des enfants de diplomates ou de la bourgeoisie locale.

— Et la nourriture ?

— On mangeait à peu près comme ici. Comme mon frère est difficile, on achetait des affaires importées.

Olivier-Jacques et sa famille

sont rentrés du Rwanda en septembre 1991.

« Je me souviens qu'il faisait froid, raconte-t-il. Mon premier réflexe a été de regarder la télévision. »

Le garçon de Beloeil dit avoir aimé son expérience : « C'est quelque chose que les autres n'ont pas vu. On est riches, ici, à comparer. Et on est chialoux. »

Maud Marginean, 16 ans, a attrapé la piqûre des voyages lors de deux séjours en Tunisie, de 1983 à 1986 et de 1989 à 1991.

« J'ai adoré ça, raconte-t-elle. Rencontrer des gens nouveaux, le temps chaud à longueur d'année... »

Maud aussi a fréquenté une école française.

« Mais je parlais beaucoup avec des Tunisiens. Les gens qui travaillaient avec mon père étaient nos amis aussi », raconte-t-elle.

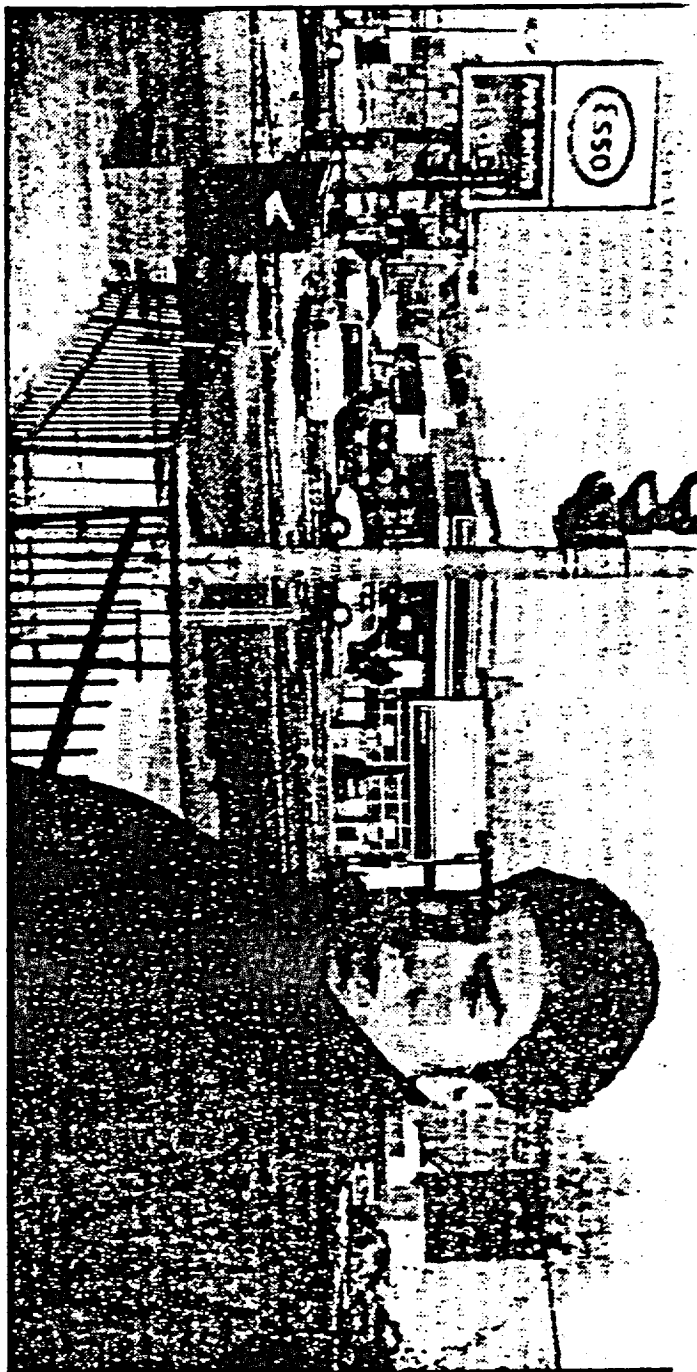
L'adolescente de Rosebère, qui termine son secondaire cette année, s'est inscrite à un programme d'échange pour l'an prochain.

« Je m'en vais passer un an en Espagne ! »

Antoine Dion-Ortega, 17 ans, a séjourné cinq ans à l'étranger : deux en République Dominicaine et trois en Haïti. Il est rentré à Montréal en 1991, peu après le coup d'État de Raoul Cédras, qui a renversé Prosper Avril.

Les premières années, sous Avril, je ne me sentais pas menacé même si, parfois, je me faisais dire : « Ici, remonte ta vitre

Antoine Dion-Ortega, 17 ans, a séjourné trois ans en Haïti : « J'entendais des cris, des tirs, des gémissements... Tu dors pas ! »



d'auto, quelqu'un s'est fait attaquer la semaine dernière. »

Après le coup d'État, ça s'est gâté : « J'habitais au-dessus d'un bidonville où il y avait des meurtres toutes les nuits. J'entendais des tirs, des cris, des gémissements... Tu dors pas ! »

Antoine fréquentait lui aussi une école privée.

« Une école normale, comme ici. Les enfants de coopérants se tenaient ensemble, un petit monde carrément détaché, des fois je me sentais coupable. »

Le garçon, qui fréquente aujourd'hui le cégep Bois-de-Boulogne, n'a jamais appris le créole et avait donc de la difficulté à communiquer avec la population. En République Dominicaine, il avait appris l'espagnol.

Mais de retour à Montréal, il dit se sentir proche des Haïtiens. Même si, dit-il, certains de ceux qu'il connaît ici « n'ont jamais mis les pieds en Haïti ».

Y retournerait-il ? Non, pas tout de suite : « J'aime mieux vivre mon adolescence ici. Mais plus tard, peut-être que j'aimerais aller en Afrique, comme coopérant... »

Batiste Chatelain, 19 ans, est rentré en 1993 d'un séjour de deux ans à Cotonou, au Bénin.

« Mon père était coopérant volontaire, relate-t-il, c'était presque du bénévolat. En tout cas, on avait de la misère à arriver et, ça, j'ai trouvé ça dur. »

Mais il se dit heureux d'avoir pu découvrir une autre culture : « Ça bouleverse une vie, c'est le dépaysement total. »

Beaucoup de pauvreté, se rappelle-t-il, « mais une joie de vivre qu'on ne retrouve pas ici ».

L'étudiant en journalisme à l'université Laval dit n'avoir eu

aucune difficulté à s'intégrer, lors de son séjour.

« Ton intégration, dit-il, c'est toi qui la fais, c'est un choix personnel. Je mangeais de la pâte de manioc et des tubercules, comme eux. C'était très épicé. Souvent, j'allais dans les villages, au marché. »

Ses trois meilleurs amis étaient un Français et deux Béninois.

Sa maison ? « Pour moi, elle était ordinaire, mais pour les gens là-bas, c'était un palace. »

Lui-même dit avoir vu des maisons de l'aristocratie locale qui étaient « tellement luxueuses, ça ne se pouvait pas ».

Cotonou, raconte Batiste, est une ville moins violente que d'autres villes africaines.

« Mais comme partout, la justice, c'est le peuple qui la fait. Et

j'ai vu du monde se battre à coups de machette. »

Ce qui l'a le plus impressionné ?

« Le vaudou. J'y crois dur comme fer, il y a des pouvoirs assez extraordinaires là-dedans. Je suis allé en voir un, dans un village, qui m'a raconté ma vie, ma famille. C'est pas du jojo médium, c'est bouleversant ces affaires-là ! »

Au retour, Batiste dit avoir eu un « gros choc ». Et il éprouve parfois le mal du pays. Il se souvient alors de la plage à côté de la maison, « des taxis à 50 cents qui te conduisent partout en ville », des négociations continuelles, « au marché, partout, tout se négocie », et de la corruption.

« En mobylette, tu te fais arrêter sans raison et t'es obligé de payer. Et c'est plus cher quand t'es blanc. Mais plus cher, c'est quand même juste 25... »